

HISTOIRE

DES DERNIERS BEYS DE CONSTANTINE,

Depuis 1793 jusqu'à la chute de Hadj Ahmed (1)

KARA MOUSTAFA.

1818

Règne un mois.

Dès qu'il eut en main les rênes du gouvernement, l'ex-caïd de Msila, dont les démarches actives avaient tant contribué à la chute de son prédécesseur, ne songea à user du pouvoir que pour mieux assouvir ses passions. Le portrait que nous a fait M. Cherbonneau du dernier prince de la dynastie des Aglabites, peut lui être appliqué de tout point : « Sans souci pour les affaires de la province, ni pour les intérêts de ses sujets, il se livra tout entier aux plaisirs, au vin, à la débauche, à la société des bouffons, des chanteurs et des hommes les plus vils, qui ne le quittaient ni jour ni nuit (2). »

Tous ses actes, en effet, furent marqués au coin de la folie et de l'extravagance. Sans cesse entouré d'une foule de juifs envers lesquels il avait précédemment contracté de nombreuses obligations d'argent, il s'enfermait avec eux à Dar el-Bey, et là, en compagnie de femmes de la même nation, tous ensemble s'adonnaient aux orgies les plus révoltantes. Si parfois il s'arrachait de cette vie de dissolution pour un instant s'occuper des affaires du gouvernement, ce n'était que pour dicter quelque arrêt de mort ou extorquer le bien de ses sujets.

C'est ainsi que le lendemain même de son installation, il donna une preuve de son esprit vindicatif.

(1) Voir les numéros 14, 15, 16, 20, 21, 24 et 26 de la *Revue Africaine*.

(2) *Revue de l'Orient*, décembre 1853, p. 430.

Au milieu de son triomphe, il n'avait pas oublié que, traversant le territoire des Beni-Amer pour se rendre d'Alger à son nouveau poste, il avait été assailli par la pluie et la neige, et que la première porte où il avait frappé pour demander l'hospitalité lui avait été impitoyablement refusée. Le lendemain, dissimulant son dépit et son ressentiment, il se contentait de prendre le nom du propriétaire, il faut le dire, bien mal inspiré, et poursuivait sa route.

Quelques jours plus tard et à cette même porte se présentaient quatre cavaliers qu'à leur costume aussi bien qu'à leur air, on devinait facilement être les exécuteurs d'ordre émanés d'un maître tout-puissant. Cette fois, sans même qu'il fût besoin de répéter l'injonction, la porte de l'humble chaumière s'ouvrit. Ed-Debbah, c'était le nom du propriétaire, fut pris, garrotté, brutalement arraché des bras de sa femme et de ses enfants et conduit à Constantine.

Arrivé en présence du bey, quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'il reconnut, dans la personne de son juge, ce même voyageur qu'il avait éconduit d'une façon si peu courtoise et qui, à cette heure, fixait sur lui des yeux de tigre prêt à dévorer sa proie : — Me reconnais-tu bien ? lui dit le bey d'une voix formidable. Sais-tu bien que je suis celui-là même à qui tu refusas l'hospitalité il y a quelques jours à peine ? — Le malheureux tout tremblant allait essayer de balbutier une excuse ; — « Qu'on lui coupe la tête, s'écria le bey. » Et l'ordre fut exécuté sur-le-champ.

A quelques jours de là, il faisait arrêter les fils de Ben el-Attar, membres du Makhzen, et leur réservait une mort étrange. Par ses ordres un menuisier confectionna des pieux d'une certaine dimension, et lorsque ces instruments de supplice furent prêts, on conduisit les prisonniers sur la place du marché et on les empala en présence d'une foule immense de curieux qu'avait attirés l'étrangeté du spectacle. Ces infortunés rendirent le dernier soupir en proie aux tortures les plus atroces. Aucun bey n'avait encore imaginé un supplice si barbare. Mais son règne allait fléchir.

Le beau-frère du pacha d'Alger, Si Mohammed ben Malek, et le bache-agma venaient d'arriver à Constantine, pour examiner dans quel état Tchakeur avait laissé les finances après sa mort. Ils trouvèrent les caisses du trésor à peu près vides ; car son fils Mahmoud en avait fait disparaître la plus grande partie. Cet dernier fut arrêté et, pour obtenir des aveux, on lui administra une forte bastonnade. D'abord il nia ; mais vaincu bientôt par la douleur, il avoua qu'il

avait en sa possession douze jarres d'or et d'argent. Encouragés sans doute par ce premier succès, ses juges renouvelèrent plusieurs jours de suite la question, et, sur de nouvelles indications de sa part, on trouva caché au fond du ravin un sac contenant également de l'argent et de l'or. Enfin, quand on eut épuisé sur son corps tous les genres de tortures et qu'on fût bien convaincu qu'on n'obtiendrait plus aucun aveu de lui, on le relâcha.

Le bey était resté complètement étranger à cette enquête. Enseveli dans son harem, plongé dans la mollesse et la débauche, il n'avait d'autre souci que d'assouvir au plus vite ses brutales passions, comme s'il eût pressenti que sa mort allait bientôt y mettre un terme.

En effet, les émissaires du pacha, convaincus par leurs propres yeux qu'un tel homme était indigne du poste auquel il avait été élevé, écrivirent à leur maître pour l'informer de ce qui se passait ; ils énumérèrent fort au long tout ce qu'offrait de reprehensible la conduite du bey, son incapacité, ses folies et, par dessus tout, cette préférence marquée pour les Juifs, dont il faisait son unique société, au milieu desquels il passait tous ses instants. Le pacha prononça aussitôt sa destitution et nomma à sa place Ahmed el-Mamlouk. Les soldats envahirent le palais, et le lâche bey fut trouvé caché sous les combles. Il fut impitoyablement mis à mort. Son gouvernement avait duré un mois.

AHMED BEY EL-MAMLOUK.

1818

Règne six mois.

Les deux envoyés de la cour d'Alger procédèrent à l'installation du nouveau bey et séjournèrent encore un mois environ auprès de lui, pour l'aider à asseoir solidement son autorité et à remédier aux désordres qui s'étaient introduits dans l'administration pendant les années précédentes. Alors, ils partirent, emportant avec eux l'argent du trésor et emmenant dix-sept jeunes filles juives, qu'ils offrirent en présent à leur maître, Ali Khodja (1).

(1) Les filles revinrent graciées par le nouveau pacha Hossein-Dey. Plusieurs d'entre elles vivent encore (1858).

Le jour où Ahmed el Mamlouk reçut le caftan d'investiture, il était alité, s'étant cassé la jambe à la suite d'une chute de cheval. C'était un homme instruit, habile dans le maniement des affaires, prompt à rendre la justice, hardi et rapide dans ses décisions.

Voici quelle fut la composition du makhzen : El-Hadj Ahmed bey ben Mohammed Chérif, khalifa ; Bou Zian ben El-Eulmi, agha ed-deïra ; Belkassem ben Zekri, serradj ; Abd-Allah ben Zekri, bache-seïar ; Moustafa ben el-Abiad, kaïd-dar ; El-Hadj Abd-er-Rahman ben Namoun, bache-kateb. Il voulut que tous ses employés restassent auprès de lui et que chacun s'occupât sérieusement des devoirs de sa charge.

Sur ces entrefaites, mourut le pacha d'Alger, 'Ali Khodja. Il fut enlevé par la peste qui sévissait alors à Alger, le 1^{er} mars 1818. Son successeur, Hussein-Dey, celui-là même qui amena la catastrophe de 1830, écrivit au bey Ahmed pour lui ordonner de retirer aux fils de Ben Zekri, leurs fonctions, et les contraindre à partir sur-le-champ pour le pèlerinage de la Mecque. Ils partirent aussitôt et s'embarquèrent à Bone, en compagnie d'Abd-er-Rahman ben Namoun et du cheikh Mohammed ben Bou Dirhem, que le bey chargea de porter aux deux villes saintes (la Mecque et Médine), les revenus provenant des habbous de la province, affectés à l'entretien des deux villes.

Suivant la politique sanguinaire de ses prédécesseurs, il fit mettre à mort, sur de simples soupçons, Mohammed ben Djaoula, Mohammed bou Regaa, Brahim ben Touati, Si Mohammed bou el-Guerba et quelques autres.

Quelques changements eurent lieu dans la composition du Makhzen : Amar ben Naoun fut nommé agha ed-deïra ; El-Arbi ben el-Eulmi, serradj ; Ali-el-Mamlouk, kaïd Azib el-djemel ; Khelil el-Mamlouk, kaïd ez-zemala ; El-Hayouani, kaïd des Telaghma ; le kaïd Soliman, kaïd des Abd-en-Nour ; Si Moustafa ben Koudjouk Ali, bache-kateb, et El-Hadj Abd-el-Krim el-Mamlouk, kaïd-dar.

Lorsque vint l'été, le bey sortit à la tête de la colonne pour aller châtier les Beni-Amer ; mais à peine s'était-il mis en marche, que des émissaires du pacha arrivèrent au camp, porteurs d'une dépêche pour l'agha qui commandait les troupes expéditionnaires. C'était un ordre d'arrêter le bey. L'agha le mit aussitôt à exécution. Ahmed el-Mamlouk fut pris, lié et remis entre les mains des émissaires qui l'emmenèrent avec eux à Alger, d'où il fut exilé à Mazouna. Son gouvernement avait duré 6 mois.

MOHAMMED BEY EL-MILI.

De 1818 à 1819.

Son cachet porte pour légende : Mohammed-Bey, 1234 (1818).

Mohammed el-Mili venait d'être nommé kaïd el-Aouassi et n'avait pas encore rejoint son poste, lorsqu'il fut promu au commandement de la province de Constantine.

C'était un homme grossier, ignorant, mauvais administrateur, n'ayant à son service que la force brutale et les extorsions. Les marchands et les juifs surtout eurent particulièrement à souffrir de ses exactions. Il les accabla de taxes et les obligea plus d'une fois à échanger leur monnaie de bon aloi contre des pièces rognées, au-dessous du poids légal. Lorsque les contribuables venaient acquitter leurs impôts, lui-même prenait l'argent dans ses mains, le comptait, et, par un faux calcul prémédité, il feignait de ne jamais trouver la somme voulue. Les malheureuses victimes d'une si indigne supercherie n'osaient lui dire : Vous avez commis une erreur. Ils prenaient le parti le plus sûr pour eux, qui était de se taire et de payer une seconde fois.

Les fonctionnaires sous lui furent : El-Hadj Ahmed ben Mobammed Chérif, khalifa ; Youssef, kaïd-dar ; Mammar ben el-Ahrache, agha ed-deïra ; Naamet-Allah, frère du bey, kaïd el-Aouassi ; Si ben Belkassem ben el-Mezehoud, Serradj ; Si Mohammed ben ez-Zouaoui ben Djelloul, bache-kateb ; Si Ali ben Merikhi, bache-seïar.

Vers la fin de l'été, il entreprit une expédition contre les habitants d'Ourellal, village du Zab. Sa première attaque ne fut pas heureuse ; il dut reculer devant les forces imposantes de l'ennemi et attendre, pour reprendre les hostilités, qu'il eût reçu de nouveaux renforts. Alors, il fondit sur l'ennemi à l'improviste et le chargea si vigoureusement que la victoire resta entre ses mains, non toutefois sans avoir éprouvé des pertes considérables. Au nombre des morts, se trouva Mammar el-Ahrache, agha ed-deïra. On l'enterra à Tolga, à l'endroit où reposent les cendres de Sidi Ali ben Amar.

Satisfait de ce succès et après avoir rançonné les vaincus, le bey reprit la route de Constantine où des exécutions sanglantes eurent lieu.

Dans ses moments de loisir, il avait imaginé de remplacer le yatagan, cette arme pourtant si sûre aux mains du chaouche, par

une sorte de pioche (*chettabia*) au tranchant large et bien affilé, qui servait en même temps de décoration au café des chaouches, où elle restait toujours suspendue, comme un épouvantail pour les passants. Voici comment on procédait :

Le patient était agenouillé à terre dans la posture de la prostration, le fer s'abattait sur son col tout comme la pioche du fossoyeur dans la motte de terre ; en sorte que l'on pouvait dire de cet instrument qu'il piochait les têtes, comme on a dit du glaive qu'il les moissonne. C'est à l'invention de cet ignoble couperet que le bey El-Mili dut le surnom de *Bou Chettabia* (l'homme à la pioche) par lequel on l'a désigné depuis.

Le kaïd Ed-derbia et Si Tahar ez-Zemouri, secrétaire du Kaïdar, furent les premiers qui expérimentèrent cet odieux instrument de mort, sous lequel tombèrent également les têtes du bache-seïar, de Sliman ben Dali, à la fois agha ed-deïra et kaïd ez-zemala, et d'un grand nombre d'arabes du dehors.

Au printemps de l'année suivante, il se rendit lui-même à Alger pour acquitter le tribut. En outre, il fit aux membres du divan des présents considérables pour s'attirer leur appui ; et, après huit jours passés dans cette ville, suivant l'usage reçu, il reprit le chemin de sa province. Mais, à la première étape, les chaouches du pacha l'arrêtèrent et le conduisirent prisonnier à Miliana, où il resta interné jusqu'à l'arrivée des Français (1).

Son gouvernement avait duré un an.

IBRAHIM BEY EL-GHARBI.

1819.

Ibrahim el-Gharbi était bey de Médéa et se trouvait à Alger en même temps que Bou Chettabia. C'est à cette circonstance qu'il dut

(1) Revenu à Constantine sous le règne d'el-Hadj-Ahmed, il ne quitta cette ville que lors de la chute du Bey, en 1837, et devint dans la suite oukil d'Abd el-Kader.

Note de la Rédaction — Il s'agit ici de la Koubba de Sidi Abd el-Kader el-Djilani, marabout bien connu et fort visité à Alger. Nous avons vu la fameuse pioche, ou pour mieux dire, *hachette*, entre les mains de l'ex-bey, qui la mentrait volontiers et avec un certain orgueil. Elle était enrichie d'arabesques et d'inscriptions incrustées en argent. El-Mili en indiquait le maniement avec une complaisance parfaite.

d'être nommé bey de Constantine. Son séjour dans la capitale avait été tenu fort secret, et ce ne fut qu'après l'arrestation de Bou Chettabia, qu'il rejoignit ouvertement le détachement qui se rendait à Constantine pour y tenir garnison pendant la saison d'été. Il amenait en outre avec lui un corps de troupes fort de soixante tentes. Tout le long de la route, à partir de Righa, il préleva sur les tribus campées sur son passage, l'impôt de l'été, ce qui retarda considérablement sa marche. Aussi, n'arriva-t-il à Constantine que deux mois environ après son départ d'Alger, et la population impatiente de voir son nouveau maître, se porta en foule à sa rencontre.

Les changements qu'il introduisit dans la composition du makhzen furent peu importants. Ali Barbar, son parent, fut nommé kaïd el Aouassi, et Sliman Bidj el-Mamlouk, bache-kateb. Quant aux autres employés, ils furent maintenus dans leur position.

Le nouveau bey était d'un caractère indolent, peu versé dans les affaires administratives, mais doué d'un esprit droit, ennemi de l'injustice et sachant retenir dans les limites du devoir les hommes chargés d'administrer sous ses ordres.

On le vit rarement siéger au tribunal de la justice. Le plus souvent, il se tenait dans son cabinet et c'est là qu'il recevait ses visiteurs. Peu d'expéditions furent entreprises.

C'est sous son gouvernement que le khalifa Hadj Ahmed, qui fut plus tard bey, s'enfuit de Constantine pendant la nuit, en se laissant glisser le long des pentes escarpées qui se trouvent derrière le quartier du Tabia, et se réfugia à Alger. Mahmoud ben Tchaker bey fut nommé khalifa à sa place.

Dans ce nouveau poste, d'où ses antécédents auraient dû l'éloigner à tout jamais, il se montra ce qu'il avait été déjà, injuste cruel, fourbe, débauché et arrogant. Abusant de la faiblesse de son maître et de l'influence de sa position, il infligeait de sa propre autorité des amendes, percevait les impôts, rançonnait les contribuables, pillait le trésor, et se faisait ainsi des revenus plus considérables que ceux du bey lui-même. La gestion des finances était toute entière entre ses mains, et rien ne se faisait que par sa volonté. Son audace alla même bientôt jusqu'à destituer les membres du conseil qui lui portaient ombrage et à les remplacer par ses créatures. C'est ainsi qu'il fit arrêter le nouveau kaïd-dar qui avait succédé à Soliman Bidj, et il ne lui rendit la liberté que moyennant une rançon de trois mille réaux, lui donnant pour successeur son favori Ali el-Mamlouk.

Ibrahim bey, plongé dans cette nonchalance habituelle qui lui faisait plutôt rechercher les plaisirs énervants du harem, restait étranger à tous les actes de son khalifa et sentait sa volonté impuissante pour réprimer de pareils abus. Mais les plaintes des sujets étaient arrivées jusqu'à la cour d'Alger, et si la conduite du fils de Tchaker y parut odieuse, on ne désapprouva pas moins le bey qui tolérait de tels actes.

A ces causes de mécontentement, vint s'en joindre une autre bien plus grave. Grâce aux dilapidations journalières que Mahmoud et ses partisans faisaient subir au trésor, il arriva que lorsqu'il fallut aller payer le denouche du printemps, les caisses se trouvèrent à peu près vides. On fit bien rentrer à la hâte quelques impôts, on pressura bien tant soit peu les contribuables ; un déficit énorme n'en exista pas moins. Et pourtant, on ne pouvait différer d'acquitter ce devoir, pour lequel le gouvernement se montra toujours sans entrailles.

En sa qualité de khalifa, Mahmoud partit, emportant avec lui tout ce qu'il avait pu rassembler en numéraire et en présents. Arrivé à Alger, sur les représentations qu'on lui fit que la somme qu'il portait était insuffisante, il répondit que c'était là tout ce que lui avait remis le bey. Le pacha, outré, écrivit à ce dernier qu'il eût à compléter immédiatement la somme, et lui fit sentir en des termes fort durs combien il était mécontent de sa gestion. Le bey ne répondit rien. Le divan impatienté d'attendre et reconnaissant d'ailleurs que son représentant était totalement incapable de gouverner, le révoqua et mit à sa place Ahmed bey el-Mamlouk qui, comme nous l'avons vu déjà, avait occupé ce poste deux ans auparavant, et était depuis resté exilé à Mazouna.

E. VAYSBETTES.

(La suite au prochain numéro)

